

**Le dernier mot de tante Philiberte**, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans le Courrier de la Côte, Nyon, le 26 décembre 1918 -

Dans la vallée, qui n'a connu la tante Philiberte ? Figurez-vous une vieille femme guère plus haute qu'une botte, courbée, ratatinée et maigre à faire peur. Avec cela, un visage pâle troué de deux yeux fureteurs et un menton en galoche qui cherche à rejoindre le nez crochu : vraie face de sorcière. Elle l'est bien un peu ; du reste en a la réputation. Aussi, quand elle descend au village, les enfants s'écartent, fuient. On n'ose pas dire ouvertement qu'elle a le mauvais œil, mais au fond du cœur on le croit. D'ailleurs sa vie est bizarre, solitaire en un chalet brun accroché au flanc de la montagne, à l'orée d'un bois d'arolles, en face de l'échancrure par où les glaciers descendent vers la vallée. Nid de poète d'où le regard embrasse les montagnes lointaines aux silhouettes hardies. En cette solitude, la tante Philiberte ne s'ennuie jamais ; elle a adopté sa vie à son milieu et cette sorte de mimétisme moral et social en a fait une personne peu communicative, sachant observer les choses pour en tirer les conclusions pratiques. Elle s'entend à tout et on va la consulter pour gens et bêtes malades. On l'écoute avec déférence, presque comme une sibylle.

Il lui manque seulement le trépied, dit parfois M. le recteur qui ne l'aime guère, car depuis le jour lointain où elle s'est installée à la Raisse, Philiberte ne fréquente pas la messe et ne va jamais à confesse.

Afin de gagner sa vie, elle file la laine de mouton que les femmes lui apportent pour en tisser ensuite ce gros drap brun où l'on taille pantalons et casaques. Rien de si original que le chalet de la Raisse : antique bâtisse aux galeries finement ajourées où le constructeur grava jadis, sous l'auvent, de pieuses sentences. A la façade, Philiberte suspend ce qu'elle nomme « les auges d'hiver », petit sacs en toile garnis de panais, de chènevis et de noisettes où les oiseaux viennent picorer quand il fait froid. L'intérieur du chalet est aussi original que le reste ; les chaises sculptées, la vieille crédence et le haut poêle en pierre s'harmonisant avec le plafond bas où sèchent des bottes de simples. Puis il y a des fleurs, c'est la passion de Philiberte ; fuchsias, géraniums, résédas s'épanouissent à foison sur la table en sapin. Enfin, par la lignée de petites fenêtres, c'est l'éblouissement des glaciers et des cimes.

Tel est le cadre où vit la tante Philiberte. Elle n'en sort que deux ou trois fois l'an, aux jours de foire et à la Toussaint pour aller acheter les châtaignes que les jeunes gens viendront manger à la Raisse<sup>1</sup> au réveillon de Noël.

La jeunesse de la paroisse a l'habitude de monter chez Philiberte après la messe de minuit pour fondre les plombs et croquer les châtaignes arrosées d'épaisse crème. Aussitôt que l'aube commence à donner aux sommets leur teinte livide, on redescend par le raidillon. La plupart des mariages s'ébauchent

---

<sup>1</sup> Raisse = scierie en terme ancien.

là, dans la vieille cuisine où tante Philiberte se livre aux rites mystérieux que lui enseignèrent ses aïeules.

Coiffée de travers, la vieille femme examine les formes contournées que prend le plomb liquide lorsqu'il est jeté dans l'eau froide. L'entement elle prononce ses augures :

- Deux mains enlacées... mariage ! – Une croix... mort ! – Ces petits grains réunis dans un creux, un héritage !

On l'écoute en retenant son souffle et elle s'amuse follement à débiter toutes ces sornettes. Le plus curieux, c'est que les prédictions de la tante Philiberte se réalisent assez souvent ; avec son fin jugement et son coup d'œil intensif, elle ne s'aventure qu'à bon escient.

Chaque année il en va ainsi malgré les sévères admonestations de M. le recteur. Il a beau dire, on ne l'écoute pas ; le désir de connaître l'avenir, l'attrance mystérieuse de tante Philiberte, l'amour de l'aventure, sont plus forts que prônes et mercuriales : faut-il s'en étonner ? M. Seguin ne sut pas empêcher à sa chèvre de courir la pretontaine et de se faire croquer par le loup. Les jeunes paroissiens ne risquent pas un sort aussi tragique ; pourtant M. le recteur a raison, car la tante Philiberte est un esprit fort dont l'influence néfaste risque de corrompre la foi de la jeunesse.

- Une mécréante, quoi, gémit le brave curé, qui ne craint ni Dieu ni diable ! Mais elle aura bien son compte, une fois.

Il ne croyait pas si bien dire.

\* \* \*

L'an dernier, après la messe de minuit, la jeunesse se mit en route pour la Raisse ainsi qu'elle a continué de le faire. Un à un les garçons marchaient les premiers dans l'étroit sentier, entre deux murs de neige. Derrière venaient les filles, haut troussées à cause des belles robes qu'il faut ménager. Enfin, pour clore la procession, Sami et Frédi, les fils au président qui portaient le bidon de crème et le pain pour le réveillon. Les conversations et les rires allaient leur train malgré la montée raide qui n'époumone guère les gars vigoureux.

- Que va prédire la tante Philiberte ? Des mariages, bien sûr !... Gare à toi Sami !... crie la brune Christine qui jette une œillade à Frédi.

La nuit est noire. On glisse. On tombe parfois. Tout au haut du chemin une lumière indécise ; la vieille Philiberte attend ses visiteurs. Appuyée à la barrière de son étroite galerie, elle regarde monter la colonne. La lumière du « crésu » qu'elle élève un peu éclaire vivement sa figure caractéristique et va mourir sur la façade brune du chalet.

- Bonjour, tante Philiberte ; nous voici !

- Bonjour, les enfants ; bienvenue ceux qui entrent !...

A grand bruit, les souliers ferrés secouent sur l'escalier la neige attachée aux semelles. Dans la cuisine tiède où flotte l'arôme des châtaignes rôties, le chaudron, suspendu à la crémaillère, attend qu'on prépare le café.

- Il fait bon chez vous, tante Philiberte ! disent les garçons en allongeant leurs doigts rougis devant le feu.

- Allons les filles, qu'on batte la crème lestement !

Obéissantes, elles s'empressent. On a sorti du râtelier les tasses à fleurs et la crème mousseuse déborde du saladier. L'eau chante, les châtaignes grésillent : tout est prêt.

- Bon appétit, tante Philiberte !

Mais la vieille femme ne mange pas et demeure bien tranquille au bout de la table, sans causer. Personne n'ose l'interroger, car les plus audacieux conservent au fond d'eux-mêmes une certaine crainte de celle que M. le recteur appelle : « la sorcière ». On se lance quelques coups de coudes et les filles, yeux baissés, avalent sans plaisir la crème épaisse tandis que les garçons trouvent un goût amer aux châtaignes. La petite Lucie, qui vient réveillonner ici pour la première fois, regarde la porte avec effroi, comme si elle craignait de voir apparaître Satan en personne et pense qu'il aurait mieux valu rester à la maison. Le mutisme inaccoutumé de l'hôtesse, un je ne sais quoi d'étrange sur son visage, transforment le joyeux réveillon en une heure d'angoisse qu'on se hâte d'écourter.

Une fois la table desservie, les garçons poussent un soupir d'aise :

- Enfin, on va fondre le plomb, fait à mi-voix John, le tambour.

Alors, comme si elle s'éveillait d'un songe, la tante Philiberte lève la tête !

- Non, mon petit ; on ne fondra pas le plomb cette fois.

Une bordée de protestations d'élève :

- Pourquoi pas ?

- Parce que c'est impie. Qui donc a le droit de connaître l'avenir et d'ailleurs, qui est assez sage pour le prédire ?

- Mais, tante Philiberte, les autres années vous le faisiez bien ?

- Je vous débitais des menteries. Ecoutez, mes petits ; ces jours la maladie m'a travaillée ; regardez mes mains encore tremblantes de fièvre. Une nuit c'était si violent que j'ai pensé : « Philiberte, c'est fini ! » Il me semblait que la mort rôdait sur la galerie ; elle regardait par la fenêtre et ricanait en me disant : « A nous deux maintenant ; tu as assez causé, prophétisé et ri aux dépens des honnêtes personnes. A nous deux, menteuse que tu es ! » C'était épouvantable. J'aurais voulu crier, appeler M. le recteur, quelqu'un... mais personne ne pouvait entendre. Je me répétais : « Tu es damnée, damnée ! »

- Tout à coup, droit en face, devant moi, par la fenêtre, je vis une étoile. Probablement qu'elle s'y trouve chaque soir, mais auparavant, je n'y prenais pas garde. Elle était si belle ; on aurait dit un œil compatissant qui me regardait. Alors j'ai pensé à mon vieux souvenir du catéchisme : l'histoire de cette autre étoile qui conduisit trois vieillards à l'Enfant sauveur. Il me sembla que celle-ci

était envoyée exprès pour me guider et j'ai crié : « Mon Dieu !... » Depuis cette minute, la paix est venue. Ah ! voyez-vous, mes enfants, ne cherchez plus le bonheur en baissant la tête sur des baquets remplis de plomb ; regardez en haut, là où se trouve l'étoile.

Les jeunes gens, stupéfaits, ne reconnaissaient plus la vieille femme aux incantations mystérieuses.

- On n'est pas venu ici pour entendre un second prône, fait Sami, un peu déçu.

- Mon garçon, je ne suis pas M. le recteur, mais seulement une pauvre vieille malade qui songe au grand départ. Regarde, voici la seule certitude, et de son doigt maigre, Philiberte montre à travers la vitre le ciel où brille une étoile.

Puis, soudain, trébuchant entre la table et les sièges, elle tombe à terre, foudroyée par l'embolie.

\* \* \*

Dans son prône du jour de Noël, M. le recteur a dit :

- Rappelez-vous les derniers mots de notre sœur Philiberte Mengia !

Mme H. Gailloud